

HARLES EDWARD SAUNDERS
Ph. D., LL. D., D. Sc.

ESSAIS ET VERS



LOUIS CARRIER & CIE
LES ÉDITIONS DU MERCURE
MONTRÉAL & NEW-YORK

ESSAIS ET VERS

CHARLES EDWARD SAUNDERS
PH. D., LL.D., D. Sc.

ESSAIS ET VERS



LOUIS CARRIER & CIE
LES ÉDITIONS DU MERCURE
MONTRÉAL & NEW-YORK
MCMXXVIII

PRÉFACE

Un livre a beau être petit, il n'échappe pas à la nécessité de justifier son existence. L'auteur de ces Essais et Vers n'a pas la prétention de faire de la grande littérature. Son but est très simple. Né Canadien de race anglaise, il a été séduit à un âge plutôt avancé par le charme de la langue française qu'il a étudiée sérieusement et avec grand plaisir. En offrant au public quelques petits articles et poèmes, il désire encourager les Canadiens-anglais à approfondir leurs connaissances du français et en même temps il aimerait montrer à ses compatriotes de race française et à ses amis en France qu'il a profité des études faites ici et là-bas et qu'il ressent dans son cœur une véritable affection pour le peuple français et pour sa langue si souple et si harmonieuse.

C. E. S.

Ottawa, Canada, octobre 1927.

LE CHIEN DE MON VOISIN

Le chien de mon voisin porte le nom distingué de *Bobs*. C'est le petit nom, ou, si vous voulez, le nom de guerre d'un grand général anglais. Mais ni le général ni le chien n'a pris ce nom pour cacher son identité. Dans les caractères forts la timidité n'entre pas. Le courage à part, *Bobs* ne ressemble guère à son illustre prédécesseur, car il est très grand pour sa race, très lourd, un peu rude et emporté, sans modestie, et, en dépit de son intelligence, quelquefois un peu niais. Le général, au contraire, était petit, pimpant et éveillé, en même temps que foncièrement bon et doux.

Bobs a le corps assez solide et couvert de poils bruns et raides. Ses jambes sont longues mais vigoureuses et très agiles. Je regrette de dire que les bonnes intentions de la nature, qui lui avait décerné une longue queue, ont été tronquées par la violence des hommes, qui

n'ont laissé à mon ami qu'une petite queue pas plus longue que son museau. Il s'exprime pourtant si bien avec ce tronçon qu'il me rappelle l'histoire de Paganini qui aurait joué si merveilleusement sur une seule corde qu'il faisait croire que rien ne manquait à son violon; et je me demande si Bobs pourrait mieux faire s'il avait une queue de longueur convenable.

Il a le crâne dur comme une pierre, les oreilles pendantes, les yeux intelligents, perçants et beaux, et une gueule énorme où brillent des dents formidables.

Son caractère est très complexe. Comme Bobs est trop grand et trop gauche pour être doux dans ses mouvements, il lui arrive parfois de culbuter les petits enfants sans vouloir leur faire de mal. Mais ses attentions aimables ne sont pas toujours comprises, et si un malavisé essaie de le chasser, c'est alors que Bobs paraît terrible. Il montre ses grosses dents, il gronde et il aboie jusqu'à effrayer les plus courageux. Mais il n'est vraiment méchant que pour les chats et les tout petits animaux tels que les écureuils et les rats qu'il chasse avec un enthousiasme effréné. Bien

entendu, il n'est pas de sa compétence de différencier les vraies bêtes sauvages des espèces domestiquées comme les chats. Oh, les chats, ceux du moins qui restent, le connaissent bien; et ceux qu'il a envoyés aux limbes le connaissent encore mieux. On peut facilement se figurer l'embarras de mon voisin, un jour qu'il rendait visite à une dame, quand Bobs, sorti une minute du salon, pendant la conversation, rentra triomphalement pour déposer devant son maître le chat de la maison qui venait de se faire casser le cou. Au dehors, les chats lui échappent quelquefois en grim pant aux arbres : un art que Bobs a souvent essayé d'apprendre sans y avoir fait de progrès jusqu'à présent, mais, chose curieuse, sans se décourager le moins du monde.

Sa plus grande passion, c'est la chasse aux écureuils, qu'il fait deux ou trois fois par jour. Il court d'arbre en arbre, et flaire tout autour de chaque tronc pour savoir si un écureuil vient d'y monter; puis il regarde en haut, et s'il aperçoit un de ces petits animaux (ou bien parfois s'il n'en voit pas) il se met à aboyer et à sauter de toutes ses forces.

En général il n'est pas méchant pour les

autres chiens. Des petits il ne fait pas de cas. Les grands l'intéressent, mais il ne les attaque que s'ils lui disent des injures. Une fois excité, Bobs est redoutable.

Il n'aime pas toute la race humaine. Il a des préférences et des haines qui semblent parfois inexplicables; et je me demande si ce n'est pas l'odeur de certaines personnes qu'il trouve agréable ou agaçante. Car, comme presque tous les chiens, il se fie surtout aux renseignements fournis par l'odorat. Mais il n'a que très peu d'ennemis, et, quoiqu'il aboie souvent, il ne mord presque jamais. Seulement, il ne permet qu'à ses meilleurs amis de le taquiner.

Presque tous les jours il vient me voir. Je l'entends qui jappe à la porte extérieure de la cuisine. Je l'ouvre et il me fait les yeux doux, pour me persuader qu'il n'a rien eu à manger depuis la veille. C'est un mensonge effronté, car son maître est le plus doux et le plus sympathique des hommes; mais je ne puis jamais résister à ce plaidoyer muet, et je cherche quelques morceaux pour apaiser son appétit vorace. Je ne puis dire qu'il les mange: il les avale instantanément. Puis il m'en

demande davantage. Il ne refuse jamais rien, et je pense qu'il souffre d'une faim perpétuelle.

Bobs nous ressemble autant par ses défauts que par ses qualités, et c'est pour cette raison qu'on ne peut lui reprocher ni sa jalousie ni son égoïsme. Il est très fidèle à tout le cercle de ses connaissances, et s'il était un peu moins vif, un peu moins tapageur, et surtout s'il n'oubliait pas invariablement de s'essuyer les pieds sur le paillason avant d'entrer dans la maison, il serait un ami digne de servir de modèle à tout le genre humain.

LA SOURCE

Par un beau jour d'été où le soleil surchauffait l'atmosphère de ses rayons puissants, je me promenais, loin de la ville, dans le demi-jour agréable d'une forêt vierge que les entreprises commerciales n'avaient pas encore atteinte. Arrivé au bas d'un petit talus ombragé d'arbres séculaires, je crus entendre, tout à coup, un murmure sourd d'eau courante. Je me mis à chercher cette eau, car j'avais très soif, et bientôt je trouvai une petite source cachée derrière un écran naturel de buissons et d'herbes. Si je n'avais pas eu l'ouïe assez fine pour entendre la mélodie douce et monotone que chantait le petit filet d'eau, je n'aurais jamais pu découvrir la source.

En l'apercevant j'eus un sursaut de surprise et de joie. Elle était si belle, si virginale, que je me demandai si je ne manquais pas de délicatesse en l'approchant d'une

manière brusque. Instinctivement j'ôtai mon chapeau : puis je reculai un peu et j'écoutai. Pas de bruit. Rien que la petite voix berceuse de l'eau qui coulait dans l'herbe. Les oiseaux se taisaient, et les feuilles ne bougeaient pas, car l'air était lourd. La forêt dormait, assoupie de chaleur.

J'hésitai quelques instants, mais ne voyant personne dans cet endroit enchanté, ni nymphe, ni fée, ni être humain que ma présence aurait pu gêner, je m'avançai de nouveau à travers les buissons et regardai attentivement la source. Qu'elle était charmante dans sa riche robe de verdure !

Le bassin, au fond duquel je vis un bouillonnement de sable, là où jaillissait l'eau, était ovale de forme et très petit. L'herbe poussait presque au bord, laissant seulement une minuscule plage de sable jaune, assez large pourtant pour suffire aux besoins des fées qui sans doute venaient quelquefois y gambader.

Je restai quelques moments tout saisi du charme imprévu de cette scène, puis, m'approchant de la source, lentement et sans faire de bruit, je me mis à terre, et, très respectueusement, avec un peu d'hésitation, comme si

je demandais à ma fiancée le premier baiser, je me penchai jusqu'à toucher de mes lèvres la surface de l'eau limpide et fraîche.

Je bus longuement de cette boisson vivifiante. Je n'en avais jamais goûté de pareille. Elle ne ressemblait pas à l'eau fade et insipide des villes. C'était plutôt une sorte d'essence surnaturelle, distillée dans les profondeurs de la terre, au laboratoire des gnomes, parfumée de fleurs sauvages, et possédant je ne sais quelle saveur mystérieuse qui réveilla en moi des souvenirs de mon enfance alors que le monde était encore plein de nouveauté et de merveilles.

Je me redressai en chuchotant : « Merci, merci, » sans avoir eu l'intention de parler. Je crus entendre la réponse de la source, mais je ne saurais traduire en paroles ce que le murmure de l'eau me dit. Il y a des nuances de la pensée qu'on peut sentir et comprendre, mais qui refusent de s'encadrer dans les limites de nos phrases banales. Je sentis bien que la source était déjà mon amie.

Me retirant discrètement de quelques pas, je m'assis pour me reposer et pour jouir pleinement de la beauté de cet endroit presque

sacré. Je mis la tête contre une motte d'herbe sèche, et je m'endormis. En me réveillant, une heure plus tard, j'eus la sensation d'être revenu d'un long voyage. Je ne pouvais me rappeler rien de précis, de concret. Il me resta seulement des impressions confuses de beauté et de merveilles surnaturelles. Mais, sans savoir quel pays lointain mon âme venait de visiter, je constatai qu'elle en était revenue plus heureuse, plus tranquille et plus forte qu'auparavant. Encore une fois je baisai la figure souriante de ma nouvelle amie; je lui dis: « Au revoir, » et je partis tout joyeux.

J'ai eu le bonheur de revoir plusieurs fois la petite source, sans jamais éprouver de déception. Au printemps, parmi les jeunes pousses des buissons, et à l'automne quand les feuilles jaunes et cramoisies tapissaient la terre, elle m'a toujours accueilli avec un sourire charmant. Une fois, au fort de l'hiver, j'y suis allé, chaussé de raquettes, en pèlerinage, pour saluer dans son lit blanc ma belle source qui dormait sans doute sous l'épaisse couverture de neige. Elle dormait, en effet, mais pas profondément. Sa voix s'était tue; mais la neige n'avait pu cacher tout à fait le

petit bassin d'eau qui exposait toujours hardiment au froid sa surface où flottait un léger sourire vaporeux. Tout autour, la neige était épaisse et unie, sans la moindre trace d'homme ou d'animal. Je n'osai pas troubler cette paix, ni froisser cette couverture exquise par des pas indiscrets. Je me contentai d'une photographie de la belle dormeuse, et je m'en allai doucement sans l'éveiller.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai revue, petite source mystérieuse : mais je pense souvent à toi ; et, quand je me sens fatigué et harcelé par la rudesse de la vie, le souvenir de ta beauté m'apaise et m'inspire. Dans mon imagination je me désaltère de ta boisson parfumée et je renouvelle ainsi mes forces. D'autres te verront, sans doute, d'autres boiront de cette eau bénie, mais tu n'en seras jamais moins la mienne ; car je garde dans la mémoire un souvenir impérissable de la douceur de tes longs baisers et de la musique harmonieuse de ta chère petite voix.

LE PÈLERINAGE DE VERDUN

Notre visite à Verdun, le 23 septembre 1922, était en quelque sorte un pèlerinage, quoique nous ne l'ayons pas fait à pied, bâton à la main, bissac au dos, mais dans un train de luxe où nous déjeunerions à notre aise en passant à toute vitesse le long de la vallée de la Marne. Arrivés à Verdun, c'est en auto que nous avons fait le parcours de la ville et des forts. Mais si notre voyage était facile, nous avons ressenti les émotions de vrais pèlerins à la vue de ce pays torturé.

Il y a bientôt quatre ans que l'armistice fut signé, mais la ville de Verdun est encore loin d'être complètement reconstruite. Tous les bâtiments, sauf une maison, ont été atteints par les obus de l'ennemi. Grâce à l'énergie des Français, et grâce à la générosité des Anglais (car la grande ville de Londres a « adopté » la petite ville de Verdun) beaucoup de maisons ont été réparées ou rebâties;

mais tous les habitants ne sont pas encore convenablement logés, quoique la population actuelle de la ville ne soit qu'à peu près la moitié de celle d'avant-guerre.

Depuis longtemps Verdun a été une forteresse de premier ordre. La citadelle occupe une haute colline dans l'intérieur de laquelle on a creusé de longues galeries et un grand nombre de salles et de chambres capables de loger quelques milliers de soldats. C'est très impressionnant de voir cette ville souterraine, absolument à l'abri des obus, et si bien organisée, avec un service d'eau et d'électricité, et même une salle de fêtes sur les murs de laquelle nous avons lu la devise célèbre: « Ils ne passeront pas. »

Non seulement les Allemands n'ont pas passé: ils ne sont pas même arrivés à la ville; tant s'en faut; ils n'ont jamais vu Verdun. Ils ont pris deux forts, la première ligne de défense, mais la deuxième et la troisième lignes tenaient toujours, sans parler de la citadelle elle-même. Le bombardement de la ville, qui s'est effectué d'une distance de plusieurs milles, n'a guère eu d'effet au point de vue militaire.

Près de Verdun il y a quelques villages, dont un, au moins, a été déjà rebâti. D'autres sont bien moins avancés et donnent plutôt l'impression que la guerre vient de finir. On ne peut qu'admirer le courage de ces braves paysans qui, logés dans une petite cabane de bois, à côté d'un tas de pierres (tout ce qui reste de leur ancienne maison), ont repris la vie d'autrefois, déblayé leurs champs, recommencé la culture, et qui font aussi un peu de jardinage au milieu de la désolation environnante.

Plus on s'approche de la première ligne de défense et plus on se trouve dans le vrai champ de bataille. On voit les restes des tranchées, des abris, des hôpitaux avancés (plutôt des souterrains que des bâtiments), des rails de petits chemins de fer qui servaient à alimenter les batteries, et partout du fil de fer barbelé dont on a employé une quantité incalculable. Dans les petites vallées devant les forts, il y avait autrefois des forêts. Il n'en reste rien maintenant que quelques tronçons d'arbres morts appelés « cure-dents » par le poilu. À mesure que nous avançons nous nous rendons mieux compte des effets du

bombardement. On a calculé que plus d'un million d'obus sont tombés sur le fort de Vaux ou tout près. Sur une étendue de quelques milles carrés, tout a été renversé et déchiré par les projectiles, et la terre même a été travaillée jusqu'à une profondeur de plusieurs pieds, et la roche qui se trouvait près de la surface a été cassée en petits morceaux et mêlée au sol. À la fin de la guerre c'était la nudité absolue, mais maintenant la douce Nature cherche à tout couvrir d'une nouvelle robe de verdure, et déjà des plantes, des buissons et de jeunes arbres poussent partout, jusqu'à une hauteur de trois ou quatre pieds, et commencent à cacher les plaies de la guerre. Aujourd'hui les mûriers sauvages et les églantiers sont couverts de fruits et les coquelicots en fleur font, çà et là, de petites taches rouges comme du sang. Mais cette végétation nous parle plutôt de la vie que de la mort. C'est l'espérance qui renaît sur ce vaste cimetière de héros.

Le célèbre fort de Vaux est une sorte de miniature de la grande citadelle de Verdun. Les corridors souterrains sont très étroits et les chambres minuscules. Pourtant, il y avait

de la place pour quelques centaines de soldats au besoin. Tout était bien aménagé. Il y avait même une petite chapelle ornée de drapeaux. Un moteur, dans le fort, fournissait la lumière électrique, et des tuyaux y apportaient l'eau de Verdun. Les provisions en nourriture et en munitions ne manquaient pas; mais on peut difficilement comprendre comment les soldats ont pu vivre pendant les derniers jours de la défense, alors qu'ils ne pouvaient plus sortir et que l'air frais faisait défaut, surtout dans les petites chambres où étaient couchés un grand nombre de blessés.

A la fin d'un bombardement furieux et prolongé, auquel les Français répondirent bien, les Allemands — maintes fois plus nombreux que les défenseurs, et ne tenant aucun compte de leurs pertes — réussirent à entourer le fort, puis à pénétrer dans l'intérieur. Et là, dans la profondeur des corridors humides et noirs, le combat dura encore quelques jours. Mais, les Allemands ayant coupé l'eau, on fut obligé de rationner le peu qui en restait, puis de diminuer la ration, et bientôt de tout réserver pour les 200 blessés. Enfin l'eau fut épuisée et les volontaires qui

sortirent du fort pour en chercher ne revinrent point. Après avoir combattu plusieurs jours sans eau, et jusqu'à ce que tous ses soldats fussent blessés, le commandant du fort n'eut plus de choix. Il fallait se rendre. Mais cette défense héroïque avait coûté très cher à l'ennemi et avait donné aux Français le temps d'augmenter leurs effectifs sur les lignes de l'arrière, et de mieux se préparer à continuer la longue bataille qui se termina quelques mois plus tard par la reprise du fort dans une victoire glorieuse et décisive.

Des hauteurs dominantes de Vaux on peut voir presque tout le terrain du combat. La scène est extrêmement triste et émouvante. On a recueilli pieusement dans un Ossuaire tous les restes qu'on a pu retrouver, mais 300,000 soldats français ont disparu, leur corps pulvérisé et enseveli par l'explosion des obus. Ils ne seront jamais retrouvés.

Pendant que nous regardions la grande vallée devant le fort, où en dépit de la brume d'automne nous pouvions voir très loin vers Metz, il arriva près de nous une trentaine de jeunes élèves officiers français dans leur bel uniforme bleu horizon. Groupés autour

d'un officier supérieur sur un ancien emplacement de canon lourd, ils écoutèrent le récit du combat que leur fit le chef. Quel spectacle impressionnant que cette jeunesse qui apprend les grandes leçons de la guerre et qui se prépare à défendre à son tour, s'il le faut, l'honneur et la justice !

Nous sommes rentrés à Verdun très tristes. Sommes-nous dignes des sacrifices qu'on a faits pour nous ? Nous n'osons pas le dire. Tâchons au moins de l'être, et n'oublions jamais l'héroïsme sublime de ces soldats qui ont arrêté et repoussé l'envahisseur brutal, et qui ont donné leur vie pour conserver la liberté dont nous jouissons.

1922.

QUELQUES IMPRESSIONS DE PARIS

LES MAGASINS

Les magasins parisiens sont un véritable paradis pour les dames — à condition d'avoir beaucoup d'argent. Je n'ai jamais vu, ailleurs, tant de jolis articles de toute sorte exposés dans les vitrines pour tenter le passant. C'était sans doute à Paris (puisque l'incident fut raconté dans un journal parisien) qu'une dame dit à son mari, « Il y a des moments où je souhaiterais d'être un homme ». « Quand ? » demanda le mari. Et sa femme de répondre, « Quand je passe devant la vitrine d'une modiste et que je pense combien il me serait agréable de faire plaisir à ma femme en lui achetant un chapeau. »

Naturellement les « soldes » et les « occasions » ont le même attrait pour les dames parisiennes que pour celles des autres pays. Une fois, au commencement d'octobre, j'ai vu une grande foule de peut-être deux mille

ou trois mille personnes (presque toutes des femmes) qui attendaient dans la rue, serrées les unes contre les autres, pour entrer à tour de rôle dans un des grands magasins. C'était le premier jour de la vente des nouveautés de la saison, et l'on avait annoncé des occasions extraordinaires. De temps à autre une porte s'ouvrait pour permettre à une petite vague de personnes d'entrer. La plupart ont dû attendre si longtemps qu'elles risquaient de ne pas être récompensées d'une matinée très fatigante.

À la fin de l'année les grands magasins présentent un intérêt spécial, non seulement pour les adultes mais surtout pour les enfants. Il s'y trouve, étalés d'une manière tentante, d'innombrables articles qui peuvent servir de cadeaux. Parmi les jolis festons, les milliers de lumières électriques artistement arrangées et les rayons interminables qui débordent de vêtements, d'articles de toilette, de tableaux, de livres, de sacs, de mouchoirs, de rubans et de dentelles, on se croirait dans un palais enchanté des fées. Pour les petits enfants il y a des poupées ravissantes, des animaux *presque* vivants et tous les joujoux imagi-

nables. A l'extérieur, les scènes montées dans les grandes vitrines témoignent d'un goût très artistique et d'une fertilité d'imagination étonnante. Ce sont des scènes fourmillant de mannequins et d'animaux, et qui représentent tous les climats terrestres, de la neige polaire jusqu'au sable brûlant des tropiques, et de la lune aussi. Il s'y trouve des ours blancs, des phoques, des rennes attelés aux traîneaux, des vaches, des chevaux, des moutons, des chiens, des loups, des éléphants, des chameaux, et des hommes de plusieurs races. Il y a des Esquimaux, des Hollandais, des montagnards de l'Europe centrale, des Espagnols, des Russes, des Chinois, des Peaux-Rouges d'Amérique, des Arabes, des Indiens et des nègres. J'ai vu même une représentation saisissante de Gulliver attaché à la terre par le peuple minuscule qui grouillait autour de lui. Toutes les scènes sont vivantes, car les hommes et les animaux exécutent des mouvements sous l'impulsion d'un courant électrique. Les hommes boivent, mangent, travaillent, ou font du sport; les chiens courent et aboient; les chevaux galopent, les chameaux marchent et les bateaux et les trains

circulent à toute vitesse. La nuit, quand ces vitrines sont bien éclairées, les scènes deviennent vraiment féeriques. Il y a souvent une longue queue d'enfants et de grandes personnes qui attendent patiemment leur tour pour passer à la file devant ces expositions gratuites.

LE CHOIX D'UNE PENSION ¹

Choisir une pension à Paris est une opération intéressante et en même temps sérieuse. On pourrait passer toute sa vie à étudier ce seul problème, parce que le choix entre les quelques milliers de maisons est si difficile à faire. La méthode à suivre est très simple. On obtient facilement des listes de pensions, d'hôtels qui donnent tous les repas, et d'hôtels où seul le petit déjeuner est servi. (Il faut noter ici que le petit déjeuner ne compte pas comme un repas. Les deux repas du jour sont le déjeuner vers midi et le dîner vers sept heures du soir.) Il se trouve aussi des chambres meublées où même le petit déjeuner n'est pas offert; mais il est désirable qu'un étudiant, afin d'économiser son temps, prenne ses repas dans l'immeuble où il se loge. Trois ou quatre cents adresses suffiront pour notre recherche;

¹ (Extrait d'une conférence. « Un Étudiant à Paris. »)

car, pour des raisons d'ordre pratique, il faut résoudre le problème de façon ou d'autre, en une semaine ou deux.

Maintenant dressons une petite liste de nos simples demandes. Oh, nous ne serons pas difficiles ! Nous n'exigerons que l'irréductible minimum. Évidemment il nous faut loger dans un quartier pas trop éloigné de l'endroit où nous allons travailler. Les moyens de transport sont bons, mais s'il fallait faire un long trajet deux ou quatre fois par jour nous perdriions trop de temps. Nous prenons donc notre liste de pensions et, avec l'aide d'un plan de la ville, nous biffons toutes celles qui sont trop éloignées. Mettons que nous commençons avec quatre cents adresses. D'un seul coup nous les réduisons à cent. C'est très bien. Nous faisons des progrès. Pensez donc que parmi ces cent maisons doit se trouver notre pension idéale ! Nous n'avons qu'à la découvrir. Cela paraît assez facile.

Mais il ne suffit pas que la pension soit bien située. Il nous faut aussi un prix raisonnable. De nos jours tout le monde est économe. Personne n'est riche sauf quelques individus qui ont l'habitude d'économiser

plus que les autres. En outre, nous ne pouvons pas gaspiller notre temps et nos forces à monter et à descendre des escaliers. Seules les pensions trop chères ont un ascenseur. Nous monterons volontiers un étage, deux même, et nous consentirons peut-être à monter au troisième, si la pension a tous les agréments que nous pouvons rêver. Mais nous ne monterons pas au quatrième, fût-ce pour arriver au paradis. Il va sans dire que nous exigeons la propreté, beaucoup de lumière, de l'air pur, une chambre bien chauffée, avec de l'eau courante (chaude et froide), et une nourriture abondante et bien préparée. Toutes ces conditions sont nécessaires à la santé. Puis il faut ajouter la tranquillité. Inutile de venir à Paris si nous ne pouvons ni étudier ni dormir à cause des bruits de la rue. Nous avons aussi besoin d'une vue agréable. On n'est pas trop gai loin de sa patrie, et il faut écarter définitivement la mélancolie. En dernier lieu nous exigeons la conversation française à table, et, naturellement, que les pensionnaires soient intelligents et bien disposés.

Vous voyez que nous n'insistons que sur treize conditions essentielles. Nous nous flat-

tons d'être raisonnables en tout. Le problème est maintenant clair et aussi simple que possible. Un savant n'a-t-il pas dit quelque part qu'un problème nettement posé est déjà à moitié résolu ? Hélas, il n'avait jamais cherché une pension dans une grande ville ancienne.

Le matin, de bonne heure, nous sortons de l'hôtel où nous avons pris un logement temporaire, et nous attaquons notre tâche avec beaucoup de confiance, presque de plaisir. Nous passons quelques heures à monter et à descendre des escaliers, et à nous entretenir avec toutes sortes de gens—souvent agréables. C'est drôle que tant de pensions se trouvent aux étages supérieurs. Mais tant mieux. Nous n'avons qu'à les biffer de notre liste. Chaque fois que le concierge, en réponse à notre question, répond « quatrième à droite » ou « cinquième à gauche », j'éprouve un soulagement ; et, au lieu de monter, j'écris dans mon carnet « trop haut ». Nous prenons des notes sur les maisons visitées, même si elles ne nous plaisent pas, par excès de précaution, pour le cas où la pension idéale ne se trouverait pas, et où nous serions obligés d'abandonner une

de nos conditions — je n'aime pas employer le mot d'*exigences*.

Nous apprenons beaucoup, le premier jour, sur les pensions parisiennes, c'est-à-dire les pensions à prix modéré et dans le quartier des étudiants — le quartier latin. Il s'y trouve des pensions sans propreté, d'autres sans air ni lumière, d'autres sans eau courante, d'autres sans tranquillité. La vue agréable, que nous cherchons, fait presque toujours défaut, et très souvent les maisons sont habitées par des Anglais et des Américains qui parlent assidûment leur langue maternelle, comme s'ils n'étaient venus à Paris que pour cela. Sur la nourriture nous n'avons pas de renseignements exacts, et nous sommes obligés de tirer des conclusions incertaines de l'apparence générale de la maison. Mais il y a un détail sur lequel le doute n'est pas possible: toutes les maisons sont froides comme un tombeau. Nous sommes au milieu de septembre; mais déjà l'air est vif; et pas une seule chambre n'est chauffée. Nous apprenons à notre grande surprise que le « chauffage central » (généralement à eau chaude) fonctionne à partir du premier novembre et s'arrête à la fin de mars.

J'interroge une des patronnes, « Mais, madame, ne pourrions-nous pas avoir du chauffage supplémentaire, puisqu'il y a ici une cheminée »? « Ah non, monsieur », dit-elle, « les cheminées sont bouchées. Mais je vous assure que nous chauffons bien ici ». Quelle ironie ! La température actuelle des chambres suffit pour nous faire comprendre combien peu signifie ce mot de *chauffage*. Nous grelottons déjà, et on nous assure que nous aurons tout le confort nécessaire — dans six semaines. Nous voyons que les radiateurs sont très petits, et nous demeurons stupéfaits en apprenant que, dans l'opinion des Parisiens, la température idéale d'un appartement est de 15 degrés centigrade, c'est-à-dire de 59 degrés Fahrenheit — presque dix degrés trop basse pour nous, Canadiens, habitués à beaucoup de chaleur en hiver.

A la fin de la première journée nous rentrons brisés de fatigue pour faire l'inventaire des résultats de notre recherche. Nous avons passé en revue à peu près le tiers des cent pensions sur notre liste, et, après avoir biffé toutes celles qui sont absolument impossibles, il nous en reste dix qui ne nous plaisent pas du tout

et qui ne satisfont pas à la moitié des conditions que nous nous étions proposé d'exiger. Un peu découragés, nous nous mettons à reviser ces conditions. À la rigueur, avons-nous le droit d'insister sur une vue agréable? Nous sommes venus à Paris pour étudier et non pour regarder par la fenêtre. Eh bien, puisqu'il ne faut pas trop demander, écartons cette condition. En même temps nous modifions un peu nos idées sur l'air pur, la lumière et la propreté. Dans ce monde tout est relatif. Ne soyons pas exigeants.

Un peu rassurés sur notre avenir, nous nous endormons et, après une longue nuit d'un sommeil de plomb, nous nous levons très tard et à moitié reposés seulement. Nous reprenons notre tâche sans joie et avec moins de courage que le jour précédent, car nous comprenons maintenant combien elle est formidable.

Je ne vous ferai pas le récit détaillé des jours suivants. C'est toujours la même façon de procéder : monter, regarder, questionner, descendre. Chaque jour notre idéal nous paraît plus éloigné. Chaque jour nous bifions une des demandes que nous avons crues

si raisonnables. Enfin nous nous résignons à n'exiger ni lumière, ni air, ni tranquillité, ni beaucoup de propreté, ni chaleur, ni la société de gens agréables — ni presque rien. De cette manière nous réussissons à garder sur notre liste à peu près huit pensions. Nous passons une soirée entière à étudier nos notes là-dessus. Toutes sortes de questions surgissent. Vaut-il mieux avoir un peu plus de chaleur chez des personnes désagréables, ou un peu moins dans une compagnie sympathique ? Peut-on se passer d'eau courante, à condition d'avoir beaucoup de lumière et d'air pur ? Vaut-il mieux être bien nourri dans un tapage infernal, ou affamé dans une paix parfaite ? Vous savez bien qu'on ne trouve de réponse à de telles questions dans aucune encyclopédie. On vous y renseigne sur les habitudes des girafes et les mœurs des Esquimaux, mais pas un mot sur le choix d'une pension. Les jolis raisonnements de l'algèbre et de la géométrie ne servent à rien non plus. Si deux côtés d'un triangle s'égalent l'un à l'autre on peut en tirer des conséquences intéressantes ; mais quand rien n'est égal à rien, les mathématiques perdent leur valeur. C'est notre cas : tout est inégal,

disparate. La seule conclusion logique et inéluctable de nos recherches est celle-ci: qu'il n'y a pas de pension telle que nous la désirons ni dans le quartier latin, ni ailleurs. Tous les étudiants cherchent une pension qui n'existe pas, qui n'existera jamais. Si on est riche on peut avoir du confort et du luxe, à Paris, à condition d'habiter un quartier éloigné du centre intellectuel et d'être entouré d'Anglais et d'Américains. Mais si on est plutôt pauvre et que l'on désire connaître la vie parisienne, il faut se résigner à se passer du confort inconnu de la grande majorité des habitants de la ville.

Aimeriez-vous savoir comment nous avons résolu le problème ? Je vais vous l'expliquer, en considérant une à une les treize conditions essentielles que j'ai mentionnées. La pension où nous sommes restés presque deux ans était tout près de la Sorbonne. Donc notre premier désir était satisfait. Le prix n'était pas trop élevé; nous ne montions que deux étages pour arriver à nos chambres; les gens de la maison et les pensionnaires étaient fort agréables, et la nourriture nous convenait en quantité et en qualité. Nous avons toujours de l'eau

froide courante et quelquefois de l'eau chaude — surtout quand nous n'en avons pas besoin. On ne pouvait pas toujours choisir le moment de se laver. La propreté de la maison suffisait. Mais maintenant nous arrivons aux difficultés graves: pas de belle vue pour nous charmer, pas de soleil en hiver, presque pas de lumière, (sauf la lumière électrique), pas d'air pur, souvent de très mauvaises odeurs, un chauffage absolument dérisoire, et dans la rue, nuit et jour, un tapage qui semblait capable de briser en quelques semaines les nerfs les plus résistants. Les pensionnaires étaient de plusieurs races, des Anglais, des Écossais, des Américains, des Canadiens, des Suédois, des Polonais, des Suisses, des Roumains, un Turc, un Japonais, un Espagnol et quelques Français. Toutes ces races n'étaient pas toujours représentées, mais les langues étrangères (je veux dire étrangères à la France) dominaient dans la salle à manger. Nous étions très loin de notre idéal: conversation française et pas un mot d'anglais.

Comment donc se fait-il que nous soyons restés deux années dans une telle pension ?

Tout simplement parce qu'on était très bon pour nous et parce que les conditions ailleurs nous semblaient moins désirables. Mais nous n'avons pas accepté tous les inconvénients sans essayer d'y faire quelques améliorations. La plus grande de nos deux chambres avait une cheminée, et — après quelque hésitation et après m'avoir fait signer un document pour la dégager de toute responsabilité — la patronne m'a permis d'installer un poêle, à mes frais bien entendu, dans lequel nous brûlions de l'antracite anglais (très bon et très cher) qui nous chauffait bien. L'autre chambre n'avait que le chauffage central qui maintenait une température très peu supérieure à celle du dehors. Quand j'avais besoin de rester dans cette pièce pour lire, je revêtais un chandail, un gros pardessus, un foulard et quelquefois des gants. Ensuite je m'entourais les jambes d'une couverture ou je me mettais sur le lit, un oreiller contre le dos et un édredon sur les jambes. Ainsi affublé je n'avais pas froid, seulement il ne m'était guère possible d'écrire. Je recommande ce système de chauffage personnel. Il est excellent et absolument néces-

saire dans beaucoup de chambres parisiennes, si l'on désire étudier sans grelotter de froid. Pendant les deux hivers (l'automne et le printemps inclus) la température de ma chambre restait presque tout le temps entre 11 et 14 degrés centigrade (52 et 57 degrés Fahrenheit). La plupart des chambres dans notre maison étaient mieux chauffées que la mienne, mais elles étaient trop haut pour moi. Les étrangers se plaignent souvent du manque de chaleur en France, mais les Français semblent insensibles au froid. Je les ai vus qui lisaient dans une bibliothèque glaciale, leur pardessus ôté, tandis que moi, je pouvais à peine étudier en portant un grand pardessus d'hiver et un foulard épais.

Bien entendu nous ne pouvions remédier ni à la vue de nos fenêtres, ni au manque d'air pur et de lumière, ni aux mauvaises odeurs. Car la rue était étroite et la maison très vieille. Nous essayions donc de n'y pas penser. Les bruits de la rue étaient de diverses sortes. Les automobiles passaient à grande vitesse en faisant sonner très fort leur trompe. Il semble que les chauffeurs prennent plus de plaisir à avertir les passants de leur présence la nuit,

quand il n'y a personne, que le jour quand les trottoirs sont pleins. Les camions lourdement chargés descendaient la rue avec un bruit de tonnerre auquel les freins pressés contre les roues ajoutaient des grincements et des cris déchirants. Mais ce n'était pas tout. La nuit, surtout entre minuit et trois heures, des hommes passaient de temps en temps qui sifflaient très fort, se disputaient énergiquement et quelquefois chantaient à tue-tête une chanson de cabaret ou un air d'opéra. Ils ne se souciaient aucunement des gens qui voulaient dormir. Il y a une loi contre le tapage nocturne, mais elle est presque lettre morte. Les Français ont beaucoup de patience, et aussi, s'ils aiment faire des lois, ils n'aiment pas du tout s'y conformer.

Vous pensez bien que nous ne dormions que très peu dans des conditions pareilles. Rassurez-vous. On finit par s'habituer plus ou moins aux bruits les plus infernaux, et à dormir de longues heures nonobstant les efforts acharnés des passants pour rendre le sommeil impossible. C'est ainsi que nous avons résolu ce problème.

Reste encore la question de la conversation

française. Là-dessus j'ai fait une découverte que je suis heureux de communiquer aux étudiants de langue anglaise. La conversation française à table est toujours possible, dans n'importe quelle partie de la France, pourvu que vous soyez résolu à causer, et à ne causer qu'en français; mais si vous vous fiez aux autres pour faire les frais d'une conversation intéressante et profitable vous aurez bientôt une vive déception. Si vous voulez bénéficier de la conversation française, vous n'avez qu'à la faire vous-même. Ce n'est pas par la paresse mais par un effort soutenu qu'on apprend une langue étrangère. J'ai toujours eu la conversation française à table, partout en France, parce que j'ai refusé de parler anglais, et — au besoin — j'ai demandé d'être mis à une autre place, à côté de quelqu'un qui savait déjà le français ou qui désirait l'apprendre. Vous allez objecter peut-être qu'un aveugle est un mauvais guide pour un autre aveugle. Ne craignez rien. Il y a toujours, n'importe où en France, quelqu'un capable de rectifier les petites erreurs dans la conversation. Les Français sont trop polis pour s'amuser de vos

fautes, ou pour vous corriger sans une demande de votre part; mais si vous leur posez une question ils vous donnent volontiers le renseignement désiré. Un petit dictionnaire de poche est une aide précieuse, et quand vous rencontrez une grande difficulté, il faut en prendre note afin de demander l'opinion de votre professeur là-dessus. En général la conversation française à table ne se trouve nulle part pour l'étudiant qui n'y met pas du sien. Mais celui qui a du courage, de la persévérance et quelque connaissance de la langue peut jouir d'une conversation très instructive dans n'importe quelle pension.

Ce serait un grand avantage si un étudiant pouvait éviter tout à fait d'employer sa langue maternelle pendant son séjour dans un pays étranger; mais cela est impossible. On rencontre des connaissances qui ne veulent pas ou ne peuvent pas parler la langue du pays; on reçoit de sa patrie des journaux qu'il faut lire et des lettres auxquelles il faut répondre. Tout cela est très agréable et fort regrettable. Ce n'est pas seulement que, au point de vue des études qu'on désire faire, on gaspille son

temps quand on parle, lit ou écrit dans sa propre langue; mais, ce qui est pis, en l'employant, même rarement, on conserve l'habitude de penser. (ou, du moins, l'habitude de mettre instinctivement ses pensées d'abord) dans cette langue. Chaque fois que cela arrive on fait un petit pas *en arrière*. Je suis sûr que si on pouvait écarter absolument sa langue maternelle pendant un an on ferait des progrès extraordinaires dans la langue étrangère.

Nous voilà enfin installés, tant bien que mal, dans notre pension, qui ne répond pas à notre idéal, mais où néanmoins nous sommes contents. Il ne nous manque très sérieusement qu'une chose: c'est le petit groupe de nos plus chers amis, que nous avons laissés au Canada, et sans lesquels nous ne pouvons jamais être complètement heureux.

Quand vous visitez Paris, si vous voulez mieux faire que de vous amuser seulement, installez-vous, comme nous l'avons fait, dans le quartier latin, près de la Sorbonne, de l'Odéon et du jardin du Luxembourg. Dans les salles de conférences et dans le grand théâtre vous élargirez vos connaissances de la pensée et de l'esprit français; et sous les

arbres du parc et dans les rues étroites et tortueuses, qui gardent toujours des souvenirs précieux d'un passé plein de gloire, vous vous mettrez en contact avec la jeunesse d'aujourd'hui, dans laquelle vit l'espoir d'une France encore plus glorieuse à l'avenir.

MARCHANDS D'HABITS

Dans les rues de Paris il passe très souvent de petits marchands et des artisans qui par leur voix, par une cloche ou par un instrument de musique (puisse Euterpe me pardonner le mot), cherchent à attirer l'attention de leurs clients. Il est bien difficile de comprendre ces cris bizarres, surtout quand on n'est pas Français. Quelques-uns de ces gens prononcent assez nettement leurs paroles, mais ce que disent les autres reste incompréhensible pour les étrangers et même pour bien des Parisiens. Dans notre rue on voyait des marchands d'habits, des empailleurs et des vendeurs de chaises, un acheteur de tonneaux, une marchande de poissons (poussant une petite voiture qui laissait derrière elle comme un grand sillage d'odeur marine), un tondeur de chiens, des vendeuses de fleurs, un vitrier (portant sur le dos une petite collection de carreaux), et d'autres personnes encore

dont le métier m'est resté inconnu. Une fois seulement j'ai vu un laitier, accompagné de quelques chèvres, lequel vendait du lait d'une pureté incontestable; car il le trayait, séance tenante, sous les yeux de l'acheteur.

De tous ces commerçants ambulants les marchands d'habits sont les plus nombreux dans le quartier latin où j'habitais. Plusieurs fois par jour j'entendais leur voix. Généralement ce sont des hommes, mais il y a parmi eux des femmes aussi. Quelques-uns portent un sac, tandis que d'autres se servent d'une charrette à bras. Leur but est d'acheter de vieux vêtements ou des chiffons. Ils n'ont rien à vendre, et je n'ai jamais su, au juste, ni où ni comment ils se débarrassent de leurs vieilles marchandises. A vrai dire ils ne semblent pas trouver grand'chose: la plupart du temps leur sac et leur charrette sont en apparence vides. Les cris ou les chants de ces marchands sont de toutes sortes, parfois autoritaires et saccadés comme un commandement, parfois mélodieux et traînants comme une supplication plaintive.

Poursuivant leur métier tous les jours et par toutes les saisons, ils avaient pour moi

l'air de mendiants plutôt que de marchands, surtout quand je les voyais regarder en haut les six rangs de fenêtres fermées, des deux côtés de la rue, cherchant en vain le visage amical d'un client. Jamais personne ne les arrêtait, et je ressentais une grande pitié pour ces pauvres hères auxquels je prêtais un sort très triste, une vie de souffrances et de privations. On m'avait dit, pourtant, qu'ils n'étaient pas nécessiteux, et je vois bien maintenant que j'avais tort de m'affliger de leur misère fictive. Je me demande si ce n'est pas dans leur rôle de paraître bien pauvres.

Familiarisé avec leurs cris divers, je m'étais enfin habitué à ne plus y faire attention. Je n'avais jamais pensé à la possibilité d'avoir un jour des rapports personnels — professionnels il faut dire — avec un de ces marchands. Mais cela m'est arrivé; et voici comment.

J'avais un pardessus et un chapeau vénérables que j'aimais beaucoup. Je les avais portés si longtemps qu'ils étaient devenus pour moi presque des compagnons, des êtres vivants — ou plutôt mourants. J'avais pour eux une certaine tendresse mêlée de respect,

et je ne les regardais plus comme des objets que je pouvais jeter n'importe quand, n'importe où, sans cérémonie ni regret. Ils m'avaient rendu de si bons services qu'ils avaient acquis des droits à une considération sympathique. Le pardessus m'avait bien protégé contre le vent, la pluie et la neige, et dans ses premières années il avait donné à mon corps étique un air de santé et de prospérité très agréable à ma vanité. Il avait souvent subi un traitement discret à l'essence et au savon : il avait été raccommo­dé à plusieurs reprises, et deux fois je l'avais fait orner d'un col neuf — le dernier de velours. Toutes ces attentions délicates avaient beaucoup prolongé sa vie, mais il était arrivé à une vieillesse par trop évidente. Quoique encore assez solide, il était bien rapé et luisant.

Le chapeau s'était fané à me garantir la tête contre les rayons du soleil. J'aurais pu, peut-être, le faire teindre, mais lui rendre sa fermeté et son élasticité juvéniles n'était pas possible, car il s'était trop fatigué et affaibli à faire dans la rue les petits actes de politesse que j'avais exigés de lui. Bien entendu, il avait reçu de temps à autre des encourage-

ments. Mais après que son troisième ruban neuf fut fané comme les autres, sa fraîcheur primitive se trouva absolument perdue. Il n'y avait plus aucun moyen de lui donner un air convenable de jeunesse.

Tout en reconnaissant le mérite et la dignité qu'avaient acquis ces deux amis par les services qu'ils m'avaient rendus, je voyais bien que leur carrière était finie. Car il est impossible, même à un retraité, de porter toujours les mêmes vêtements: et je ne pouvais plus me montrer dans la rue sans être regardé avec une curiosité gênante. Tout le monde avait l'air de vouloir me demander quels malheurs m'avaient réduit à un si triste état. Je cédaï enfin à cette voix muette du public, et j'achetaï des successeurs à ces deux vieux compagnons, pour avertir ceux-ci qu'ils devaient s'attendre à un grave changement dans leur sort. Cependant, je les gardais toujours en dépit de bien des difficultés, ma chambre étant trop exigüe et le portemanteau n'ayant que trois champignons. Le courage me manquait pour faire l'acte décisif. Il m'était pénible de me séparer de mes vieilles hardes, et d'ailleurs je ne savais qu'en faire.

Quoique je ressentisse envers elles tout le respect auquel leur grand âge leur donnait droit, je ne pouvais ni leur payer une rente viagère, comme à des êtres vivants, ni leur faire, comme aux morts, des funérailles publiques avec un long cortège, musique en tête, pour les enterrer à perpétuité dans un milieu distingué au Père-Lachaise. Sans doute il est bien des pauvres à Paris, mais je n'en connaissais pas un seul. Il était possible — du moins théoriquement — d'aborder des hommes dans la rue pour leur demander, « N'aimeriez-vous pas accepter un pardessus râpé ? » Mais, ainsi, je risquais des aventures fâcheuses. J'aurais pu brûler les vieilles choses, mais c'eût été une tâche difficile, vu la petitesse de mon poêle; et d'ailleurs j'avais pratiqué depuis trop longtemps une économie rigoureuse pour être capable de penser sérieusement à un tel gaspillage. Que faire donc ? Il ne me restait qu'à les vendre. J'avais là-dessus de longues discussions avec mon orgueil, lequel, ne voulant pas céder, me persuadait de semaine en semaine de remettre le moment fatal. Enfin arriva le jour où je fis mes malles avant de partir en vacances. Je ne pouvais ni emballer

ni laisser derrière moi les deux tristes objets. Il fallait agir tout de suite.

Pendant que j'y pensais j'entendis la voix d'un marchand d'habits dans la rue. Je pris mon courage à deux mains — ce qui ne m'empêcha pas de saisir aussi le chapeau et le pardessus — et je descendis en courant le long escalier, de peur de changer d'avis avant d'arriver en bas. Le marchand était justement devant la porte. Je l'appelai sans me montrer dans la rue. Il m'entendit et vint me parler dans le corridor. Je lui demandai s'il voulait acheter le pardessus. Il le prit et l'examina silencieusement avec un soin d'expert. Il sembla très ému. Petit à petit son visage s'assombrit et prit finalement une expression de tristesse tragique. On aurait dit qu'il éprouvait une angoisse trop profonde pour s'exprimer en paroles. Je ne savais pas s'il s'apitoyait uniquement sur l'état lamentable du pardessus, ou si c'était plutôt mon sort qui faisait tant de peine à sa nature compatissante. Mais je lui savais gré de son attendrissement inopiné et si touchant.

Nous restâmes là quelques moments en un silence solennel, qu'il rompit enfin. Il

me regarda (des larmes aux yeux — ou presque) et me dit très lentement, d'une voix infiniment triste, comme s'il venait de perdre femme, fortune et amis, tout à la fois. « Ça ne vaut pas grand'chose ». « Vous ne voulez pas le prendre »? lui demandai-je. « Je ne puis vous en donner que vingt sous », répondit-il. « Il n'est bon qu'à chiffonner ». En même temps il tâchait par l'expression de son visage de me faire croire qu'il aurait tant aimé me payer un bon prix, et que seule la condition déplorable du vêtement retenait ses désirs généreux. J'étais sûr qu'il mentait. Le pardessus valait trente fois la somme offerte. Il était en bien meilleur état que les sales vêtements que portait le marchand lui-même. Je savais aussi que l'offre qu'il venait de me faire n'était qu'une première tentative, et que je devrais marchander pour le faire consentir à payer un prix un peu moins dérisoire. Mais j'étais si mal à mon aise que je ne pouvais rien dire. L'affaire ne me plaisait pas et je voulais en finir le plus tôt possible. Peut-être aussi, à mon insu, que le chiffre de vingt sous avait pris sur moi un peu de l'empire désiré et prévu par le grand acteur et psy-

chologue qu'était le marchand. Un franc, j'aurais refusé. Mais vingt sous ! Cela avait l'air d'une somme assez ronde. Quoi qu'il en soit, je l'acceptai sans hésitation, et montrant le chapeau je lui demandai ce qu'il m'en donnerait. « Dix sous », dit-il. Je le lui passai sans rien dire. Il mit sa main dans sa poche crasseuse, en retira de la monnaie, et m'offrit deux pièces en bronze sur lesquelles les Chambres de Commerce de France avaient fait frapper les mots magiques « Bon pour 1 franc » et « bon pour 50 centimes. » Je les acceptai et, laissant dans le corridor le marchand, je remontai chez moi, dégoûté de lui, à cause de sa fourberie, et très peu satisfait de ma propre faiblesse et de la manière dont je m'étais débarrassé de mes vieilles hardes.

Cet incident m'a donné des lumières nouvelles sur les marchands d'habits, et maintenant quand j'entends leur voix je ne pense plus que ce cri plaintif vient d'un être pauvre, harassé et sans espoir, qui a laissé dans une bicoque une femme mourante sur la paille et des enfants qui crèvent de faim. Au contraire, je vois dans mon imagination une riche maison bourgeoise, où demeurent une

femme paresseuse et des enfants gâtés, et où le père de famille rentre, sa journée terminée, pour manger des mets succulents et se reposer dans un luxe oriental. Je n'ai aucune pitié pour le marchand qui passe dans le froid et la pluie, aucun désir de lui faire une aumône. J'ai plutôt envie de crier « au voleur », et, bien calé dans un fauteuil devant le feu, je me dis avec une satisfaction profonde que pour éviter les conséquences néfastes d'une vie trop luxueuse, pour se créer un bon appétit et pour maintenir la vigueur du corps, rien n'est meilleur que de faire de longues promenades régulières dans l'air frais du matin.

Paris, février 1924.

LE FRANÇAIS TYPIQUE

On pose souvent la question, « Quelle est au fond la différence entre un Français typique et un homme d'une autre race, — un Anglo-Saxon par exemple ? » La réponse n'est pas facile à trouver. Premièrement il faut nous faire une question préliminaire, « Qu'est-ce qu'un homme typique ? » Je pense que c'est celui qui montre, d'une manière *exceptionnelle*, les qualités et les défauts que nous croyons propres à sa race. Donc, l'homme dit typique, au lieu d'être l'homme ordinaire est l'homme extraordinaire, — une exception. A vrai dire chaque individu est plus ou moins exceptionnel; et nous essayons toujours de former notre opinion sur une nation entière d'après notre connaissance, inévitablement imparfaite, d'un petit nombre de ces exceptions. Car on ne peut pas connaître intimement beaucoup d'individus. C'est pourquoi il est si difficile de

répondre à la question que nous nous sommes posée.

Dans une pension parisienne j'ai connu deux jeunes Français qui ne se ressemblent pas le moins du monde. L'un est bavard, gai et tapageur; il rit et fait rire; il se moque de tout; il fait beaucoup de compliments aux dames, et dit bien des plaisanteries (pas toujours convenables) aux hommes. Il a du talent, certes, mais il manque de sérieux, de mesure. L'autre parle peu et ne fait jamais de bruit. Il ne plaisante que très rarement, et, quoique loin d'être morose, il est sérieux. Il ne fait pas de compliments aux dames et ne raconte pas d'histoires aux hommes; mais il a cette bonté foncière qui vaut mieux que toutes les paroles, et qui se montre par de petits actes de politesse, par de petits services, rendus toujours avec un beau sourire. Le premier amuse tout le monde; l'autre est aimé de tous, et si je pouvais je le réclamerais comme un compatriote, comme un Canadien typique. (Les gens de chez nous sont toujours les meilleurs !) Lequel de ces deux a le vrai caractère français ?

LE PARLER FRANÇAIS

L'impression du parler français sur mon oreille était généralement très agréable. Je confesse pourtant que j'ai un penchant pour la prononciation méridionale de la consonne *r* (faite du bout de la langue) dont la prononciation parisienne chez les hommes est souvent très rude. Les femmes réussissent mieux et c'était quelquefois un vrai plaisir de les entendre faire ce doux ronron dans la gorge. Cela m'a toujours paru un tour merveilleux, impossible à apprendre aux étrangers adultes. On fait parfois un peu trop forts les sons nasaux, propres à la langue française, mais ils ne m'ont déplu que rarement.

Quelqu'un qui est habitué seulement à l'anglais (qu'on prononce souvent très indistinctement et avec le minimum d'effort) est sûr de s'étonner de la précision de la prononciation du français chez les Parisiens et pres-

que partout dans le pays. On remarque surtout les mouvements extraordinaires des lèvres. Il me semble que parler est le plus grand plaisir de la majorité des Parisiens et, certainement ils s'y donnent à cœur joie. La netteté de l'articulation des enfants m'a beaucoup frappé. Les petits qu'on rencontre dans la rue parlent un français assez compréhensible même pour un étranger. Une fois dans un omnibus j'étais assis près d'une petite fille de cinq ans qui racontait à sa mère, à toute vitesse, d'interminables histoires, sans s'arrêter, et en prononçant chaque mot avec un soin méticuleux et un effort étonnant des lèvres et de la langue. C'était surprenant à son âge. Les dames, surtout celles qui sont bien instruites, parlent plus agréablement que les hommes, car leur voix est plus douce. J'étais toujours heureux de les écouter ou même de les voir causer. Le visage animé, les joues roses, les yeux pétillants, et les jolies lèvres si expressives qui faisaient inlassablement de grands mouvements dans tous les sens, exécutés avec une précision parfaite et à une vitesse absolument incroyable — le tout accompagné de rapides gestes des mains

et des épaules — faisaient une impression inoubliable de vivacité, de sensibilité et d'intelligence. Je ne sais combien de temps une Française peut discourir de la sorte sans s'arrêter ni pour respirer ni pour chercher un mot ou une idée. Mais dans tous les pays les femmes sont une énigme, et la loquacité est un des plus mystérieux de leurs attributs charmants.

LA POLITESSE

Il ne faut pas prendre trop au sérieux notre locution désobligeante « to take French leave », pas plus que celle des Français, « filer à l'anglaise. » C'est, je crois, un reste des rancunes des guerres d'autrefois, et je doute que personne les emploie sérieusement de nos jours. Pourtant on ne peut dire que tous les Français soient polis. Il y a des gens mal élevés dans chaque pays. La brusquerie de certains Français m'a parfois blessé. Mais c'était exceptionnel et dû, en partie au moins, à la crise économique d'après guerre qui a rendu nerveuses et irritables des personnes qui ne l'étaient pas auparavant. A mon sens aucun peuple n'est plus sensible à la politesse que les Français, et quand ils se montrent brusques avec un étranger c'est souvent parce que celui-ci n'a pas su employer les expressions justes, exigées par les convenances.

Je crois que dans la petite bourgeoisie on

est généralement plus poli en France qu'ailleurs. Chacun se respecte, et respecte aussi les gens parmi lesquels il vit. Dans les classes très cultivées, le Français est peut-être un peu plus cérémonieux que l'Anglais, mais je ne crois pas qu'il montre plus de vraie politesse.

J'aimerais raconter ici une petite expérience que je fis un jour dans le métro. D'abord il faut dire que je venais de me relever d'une longue maladie, et j'avais sans doute assez mauvaise mine. J'étais entré dans une voiture bien remplie où je comptais rester debout — comme presque toujours. Je fus vivement surpris quand une jeune dame assise près de moi m'offrit sa place. Naturellement je la refusai avec des remerciements bien sincères, quoique je fusse trop étonné pour trouver des paroles tout à fait appropriées. Pourtant elle insista avec une parfaite modestie et d'une manière douce et gracieuse mais qui ne permettait pas de refus. Je dus céder et prendre la place offerte, tout confus de tant de bonté et de sollicitude. Je n'ose espérer que ces lignes tomberont sous les yeux de cette dame. D'ailleurs elle a sans doute oublié l'incident.

Mais moi, je ne l'oublierai jamais et je saisis l'occasion de remercier de tout mon cœur la charmante inconnue.

J'aimerais aussi en même temps exprimer ma reconnaissance au grand nombre de Français qui se sont efforcés de rendre agréable mon long séjour dans leur pays. Ils ont pleinement réussi.

A JEANNE D'ARC ¹

*Jeune fille aux yeux doux, qui jadis, enflammant
La bravoure et la foi du soldat défaillant,
Rallumiez les beaux feux de la sainte espérance,
Et chassiez l'ennemi hors du terrain de France,
Céleste inspiratrice, ange fidèle et pur,
Vous ne mourrez jamais, mais là-haut dans l'azur
Des rêves immortels de la patrie aimante,
Toujours vous planerez indomptable et vivante.*

*Nous relisons l'histoire et nous voyons l'éclat
D'un courage hardi dans vos sanglants combats,
Mais la tendresse aussi de votre cœur de femme
Accompagnait toujours la brillante oriflamme.
La guerre d'autrefois nous semble maintenant
Un songe monstrueux, un cauchemar navrant.
L'ambition sans borne est indigne et honteuse
Et la liberté seule est grande et glorieuse.
Nous ne regrettons plus vos triomphes si beaux,
Car l'âme de la France était sous vos drapeaux.
Mais nous nous étonnons que la haine et la rage
Puissent changer un peuple en un monstre sauvage,*

¹ Ce poème a déjà paru dans *The University Magazine*.

*Que la pureté même et vos si grands malheurs
Ne vous aient pas valu l'appui des braves cœurs.
Et que soldat, civil, avocat, prêtre et juge
S'unissent pour nier tout asile ou refuge.*

*Oh ! tristes et honteux, nous demandons pardon
D'avoir pris notre part dans cette trahison,
Et, mus par l'orgueil seul et la soif de vengeance,
D'avoir tout oublié, jusqu'à votre innocence.*

*Mais les temps sont changés : toute la haine a fui ;
Les ennemis d'antan sont frères aujourd'hui.
Votre cause est la nôtre ; à maints champs de bataille,
Où grondait le canon, où pleuvait la mitraille,
Nos régiments ensemble et rang suivi de rang
Dans la mort glorieuse ont confondu leur sang.
Oh ! n'avons-nous donc pas par notre sacrifice
Racheté le pardon, satisfait la justice ?
Autrefois vous disiez, cœur doux et généreux,
« J'aime bien les Anglais quand ils restent chez eux ».
Mais depuis que nos fils, une armée innombrable,
Ont fait preuve pour vous d'une ardeur indomptable,
Et qu'ils ont su mourir en fidèles amis,
N'est-ce pas votre voix que j'entends et qui dit
« Je vous aime partout, après tant de souffrance,
Et je chéris vos morts qui reposent en France ? »*

AU CŒUR DE L'HIVER

*Recouvertes de blanc, la montagne et la plaine
Se reposent. La neige est épaisse. Tout dort,
Et par les longues nuits siffle la froide haleine
De l'hiver arrivé des grands déserts du nord.*

*Songeur indifférent, je m'aperçois à peine
De la voix du vent rude et du froid de minuit,
Car je rêve toujours d'une plage lointaine
Où l'éternel été sous le soleil sourit.*

*Des rivages riants du profond Pacifique
Déjà le doux printemps pour le nord est parti;
Ce beau prince bientôt par son baiser magique
Réveillera le monde à l'automne endormi.*

LE DÉPART

A B.S.B.

*Adieu, petite, bien-aimée;
Le sort m'entraîne loin de toi;
Mais dans ton âme, renfermée,
Tu garderas toujours ma foi.*

*Je sais que les houles brumeuses
Des mers entre nous rouleront,
Je sais qu'aux heures douloureuses
De tristes larmes couleront.*

*Je sais que les nuits seront sombres,
Où tes yeux ne brilleront plus,
Pour me guider parmi les ombres.
Je sais bien que les bruits confus*

*De la grande ville orageuse
Ne seront pas comme ta voix,
Dont la parole harmonieuse
Berçait mon oreille autrefois.*

*Mais peu m'importent les tristesses
Que me réserve l'avenir;
J'aurai toujours de tes tendresses
Un immuable souvenir.*

*L'amour, par son fil invisible,
La foi, par son chaînon divin,
Ont la puissance irrésistible
Qui change le cours du destin.*

*Ne craignons donc jamais l'absence,
Mais attendons le jour heureux
Où le long et triste silence
Prendra fin en un chant joyeux.*

*Tu m'as fait fort par ta vaillance
Et fier par ton timide aveu.
Mon cœur gardera l'espérance,
Ma lèvre ton baiser d'adieu.*

LE JARDIN DU LUXEMBOURG

*Le soleil de juillet, tout haut dans le ciel blanc,
Verse ses rayons chauds sur la ville embrasée;
L'air est lourd de tempête, immobile et brûlant
Comme le souffle sec d'une braise attisée.
Vaincu par la chaleur et l'assourdissant bruit
De la ville où s'émeut la foule haletante,
Je cherche le silence et l'ombre d'un réduit
Où n'entrent ni clameurs ni lumière aveuglante.
Les arbres du jardin m'invitent au repos,
Et j'entre dans le temple où la ramure épaisse
Fait une arche gothique, abritant des oiseaux
Qui chantent doucement leurs amours et l'ivresse
De la chaude saison. Dans ce charmant décor
Je jouis des parfums, de l'air frais et de l'ombre,
Et regarde, charmé, tous les gros écus d'or
Que jette le soleil sur la terre très sombre.*

Paris, juillet 1923.

L'AUTOMNE

*L'été mourant s'en va. Le froid l'a fait frémir,
Et sa robe est tombée au toucher de la bise.
Le brouillard automnal jette sa nappe grise;
La forêt se recueille avant de s'endormir.*

*Le jardin ne retient que le doux souvenir
Des couleurs, des parfums de mille fleurs exquises.
Les débris de l'été, de teintes imprécises,
Tapissent les chemins. L'hiver va revenir.*

*A l'automne toujours ma patrie est plus chère;
Plaine, montagne et lac en rêve je revois;
J'écoute des oiseaux la chanson passagère;*

*Je respire l'air frais, qui souffle dans les bois;
Et je foule joyeux les feuilles innombrables,
Dépouille glorieuse arrachée aux érables.*

Paris, novembre 1923.

LE RETOUR

A ma femme.

*Longtemps j'ai voyagé bien loin de la patrie,
Mais libre maintenant vers la terre chérie
Je prends, le cœur léger, le chemin du retour.
Car qu'importe l'obstacle et qu'importe la peine
Si la route nous mène
A l'amour ?*

*Vainement j'ai cherché, voyageur solitaire,
Le pays idéal où je pourrais me plaire
A vivre toujours, sûr d'un avenir riant.
Qu'importent les regrets d'un passé triste et sombre ?
Ils ne jettent pas d'ombre
En avant.*

*Les longs mois sont finis comme un songe pénible
Que dissipe le jour. Dans mon âme sensible
L'espérance renaît et me parle tout bas.
Qu'importent la tristesse et la douleur d'un rêve
Qui le matin s'achève
Dans tes bras ?*

*Je connais les périls qui me guettent encore
Dans la plaine onduleuse et sur la mer sonore.
Rien ne semble sinistre à mon esprit ardent.
Qu'importent les dangers, qu'importe la distance
Si toujours on s'avance
En chantant ?*

*Je te vois qui m'attends, pensive et souriante.
Dans le jardin fleuri, sous la rose grimpante;
Et cette vision m'offre tant de bonheur
Que je voudrais voler comme un vent de tempête.
Pour reposer ma tête
Sur ton cœur.*

A UN OISEAU DES BOIS

*Joyeux petit oiseau,
Ta magique cadence
Dans le sombre silence
Brille comme un flambeau.*

*Quand les fleurs sont écloses
Et les beaux jours venus,
Tu ne te souviens plus
Des mois froids et moroses.*

*Ton cœur riant et gai
Se réjouit de vivre,
Et le bonheur t'enivre
Dans les parfums de mai.*

*Beau messager des cieux,
Musicien et mystère,
Tu vois de la lumière
Qui se cache à mes yeux.*

*Ton oreille entend bien
La céleste musique,
Le doux chant séraphique
Plus tendre que le tien.*

*Ermite harmonieux,
Ton âme est confiante,
Ta foi ferme et fervente
En la bonté de Dieu.*

*Sans nef et sans autel
Est le bois solitaire;
Mais ta voix monte au ciel
De l'arbre séculaire;*

*Et par ton chant divin,
Comme un ancien prophète,
Tu deviens l'interprète
Du silence serein.*

*Je voudrais comme toi
Connaître l'espérance
Et la parfaite foi
De la sainte innocence.*

*Je voudrais accueillir
Le malheur sans me plaindre,
L'avenir sans rien craindre,
Sans jamais défaillir.*

*Mais trop triste est mon cœur ;
La douleur m'environne
Et l'espoir m'abandonne
Dans ce monde moqueur.*

*Je ne puis oublier
Les chagrins, les tristesses
Et les lâches faiblesses
Pour chanter et prier.*

*Dans les lueurs funèbres
Je cherche mon chemin,
Et d'un pas incertain
J'erre dans les ténèbres.*

*Aide-moi, bel oiseau,
A monter vers les cimes
Où les songes sublimes
Nous arrivent d'en haut,*

*A laisser tout fardeau
De douleur et de doute,
Pour m'ouvrir une route
Vers le bien et le beau.*

*Achevé d'imprimer
à Montréal (Canada)
le trois mai
mil neuf cent vingt-huit
pour*

LES ÉDITIONS DU MERCURE

THÉRIEN FRÈRES (LIMITÉE)
Printed in Canada